

REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE

DIRECTEUR : **Henri BERR**

*Extrait du T. XXVIII-1 (N° 82). — Février 1914*

(NUMÉRO CONSACRÉ A L'HISTOIRE DE L'ART)

LES  
MÉTHODES ARCHÉOLOGIQUES

PAR

VICTOR CHAPOT



Bibliothèque Maison de l'Orient



140998

## REVUES GÉNÉRALES ET BIBLIOGRAPHIE

I. — **ANTHROPOGÉOGRAPHIE**: M. VIDAL DE LA BLACHE, membre de l'Institut, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne. — **ANTHROPOLOGIE**: M. le D<sup>r</sup> COLLIGNON, à Cherbourg.

II. — **HISTOIRE GÉNÉRALE** (Événements politiques; institutions politico-juridiques); **Mexique précolombien**. M. H. BEUCHAT; **Chine et Japon**, M. COURANT, prof<sup>r</sup> à l'Université de Lyon; **Inde**. M. S. LÉVI, prof<sup>r</sup> au Collège de France; **Orient**. M. MASPÉRO, membre de l'Institut, prof<sup>r</sup> au Collège de France; **Grèce**. MM. GLOTZ, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (*pér. archaïque et classique*), HOLLEAUX, ancien direct<sup>r</sup> de l'École d'Athènes (*pér. hellénistique*); **Rome**. MM. TOUTAIN, prof<sup>r</sup> à l'École des Hautes Études, SENN, prof<sup>r</sup> à l'Université de Nancy (*droit*); **Byzance**. M. DIEHL, membre de l'Institut, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne.

**France**. M. FEBVRE, prof<sup>r</sup> à l'Université de Dijon (*géographie historique*); M. DÉCHELETTE, conserv<sup>r</sup> du musée de Roanne (*pér. celtique et gallo-romaine*); MM. HALPHEN, prof<sup>r</sup> à l'Université de Bordeaux, G. BOURGIN, archiviste aux Archives nationales, Ch.-V. LANGLOIS, dir<sup>r</sup> des Archives nationales, PETIT-DUTAILLIS, rect<sup>r</sup> de l'Académie de Grenoble (*m. âge*); M. HAUSER, prof<sup>r</sup> à l'Université de Dijon (*xvi<sup>e</sup> s.*); M. BOURGEOIS, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (*xvii<sup>e</sup> s.*); M. MURET, agrégé d'histoire, prof<sup>r</sup> au Lycée de S<sup>t</sup>-Quentin (*xviii<sup>e</sup> s.*); M. AULARD, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (*Révolution*); M. DUFAYARD, d<sup>r</sup> ès lettres, prof<sup>r</sup> au Lycée Henri IV (*Empire*); MM. CHARLÉTY, prof<sup>r</sup> à l'Université de Lyon, et SEIGNOBOS, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (*pér. contemporaine*); M. CARON, archiviste aux Archives nationales (*histoire militaire*); M. PARMENTIER, agrégé d'histoire, prof<sup>r</sup> au Collège Chaptal (*usages publics et privés*).

**Allemagne**. MM. PARISSET, prof<sup>r</sup> à l'Université de Nancy (*Réforme*); REUSS, prof<sup>r</sup> à l'École des Hautes Études (*Contre-Réformation*); WADDINGTON, prof<sup>r</sup> à l'Université de Lyon (*xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> s.*); MATTER, dir<sup>r</sup> au Ministère de la Guerre (*xix<sup>e</sup> s.*); **Angleterre**. MM. PETIT-DUTAILLIS, rect<sup>r</sup> de l'Académie de Grenoble (*m. âge*), PASQUET, agrégé d'histoire, prof<sup>r</sup> au Lycée Condorcet (*pér. moderne*); **Autriche**. M. EISENMANN, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne; **Belgique**. M. R. DOLLOT, d<sup>r</sup> en droit; **Espagne**. MM. DESDEVICES DU DÉZERT, prof<sup>r</sup> à l'Université de Clermont-Ferrand (*m. âge*), BARRAU-DIHIGO, biblioth<sup>caire</sup> à la Sorbonne (*Espagne musulmane*), A. GIRARD, agrégé d'histoire, prof<sup>r</sup> au Collège Chaptal (*pér. moderne*); **Italie**. MM. POUPOURDIN, archiviste-paléographe, biblioth<sup>caire</sup> à la Bibliothèque Nationale (*m. âge*); L.-G. PÉLISSIER, prof<sup>r</sup> à l'Université de Montpellier (*pér. moderne*); G. BOURGIN, archiviste aux Archives nationales (*Risorgimento*); **Russie**. M. HAUMANT, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne; **Question d'Orient**. M. DRIAULT, agrégé d'histoire, prof<sup>r</sup> au Lycée Louis-le-Grand; **États-Unis**. M. VIALATE, prof<sup>r</sup> à l'École des Sciences politiques; **Islam**. M. DOUÛTÉ, prof<sup>r</sup> à l'Université d'Alger; **Droit au XIX<sup>e</sup> siècle**. M. E. LÉVY, prof<sup>r</sup> à l'Université de Lyon.

**HISTOIRE ÉCONOMIQUE** (Faits et institutions): **Antiquité**. M. BESNIER, prof<sup>r</sup> à l'Université de Caen; **France**. M. BOISSONNADE, prof<sup>r</sup> à l'Université de Poitiers (*m. âge*); M. FEBVRE, prof<sup>r</sup> à l'Université de Dijon (*Jusqu'à Colbert*); M. SAGNAC, prof<sup>r</sup> à l'Université de Lille (*Jusqu'à la Révolution*); MM. A. MILHAUD, agrégé d'histoire, prof<sup>r</sup> au Lycée Louis-le-Grand (*commerce au xix<sup>e</sup> s.*), A. MILHAUD et CHEVALIER, d<sup>r</sup> en droit (*vie ouvrière*), BERGER, d<sup>r</sup> en droit, prof<sup>r</sup> agrégé au Lycée Voltaire (*mouvement agricole*); MM. C. BLOCH, inspect<sup>eur</sup> général des bibliothèques et archives, et L. CAHEN, d<sup>r</sup> ès lettres, prof<sup>r</sup> au Lycée Condorcet (*assistance*); MM. CULTRU, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne, et SCHÉFER, prof<sup>r</sup> à l'École des Sciences politiques (*colonisation*).

**Allemagne**. M. G. BLONDEL, d<sup>r</sup> en droit et ès lettres; **Angleterre**. M. MÉTIN, agrégé d'histoire, prof<sup>r</sup> à l'École coloniale; **Belgique**. M. R. DOLLOT, d<sup>r</sup> en droit (*xix<sup>e</sup> s.*); **Espagne**. M. BOISSONNADE, prof<sup>r</sup> à l'Université de Poitiers; **Colonisation européenne**. M. SCHÉFER (*pér. contemporaine*); **États-Unis**. M. VIALATE, prof<sup>r</sup> à l'École des Sciences politiques; **Droit commercial**. M. HUVÉLIN, prof<sup>r</sup> à l'Université de Lyon.

**HISTOIRE RELIGIEUSE** (Faits; institutions; idées): **Mythologies grecque et romaine**. M. TOUTAIN, prof<sup>r</sup> à l'École des Hautes Études; **Mythologies germanique et scandinave**. M. PINEAU, prof<sup>r</sup> à l'Université de Clermont-Ferrand; **Religions sémitiques et judaïsme**. M. I. LÉVY, prof<sup>r</sup> à l'École des Hautes Études; **Bouddhisme**. M. FOUCHER, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne; **Islamisme**. M. MARÇAIS, direct<sup>r</sup> de la Médersa d'Alger; **Christianisme**. MM. GUIGNEBERT, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (*pér. primitive*), ALPHANDÉRY, prof<sup>r</sup> à l'École des Hautes Études (*m. âge*); **Folklore**. M. PINEAU.

LES  
**MÉTHODES ARCHÉOLOGIQUES**

PAR

VICTOR CHAPOT

LES

## MÉTHODES ARCHÉOLOGIQUES

Après les longs tâtonnements de l'enfance, l'archéologie arrive enfin de notre temps à la maturité. Je n'en veux pour preuves que les nombreux travaux, de date récente, qui ont pour objet d'en fixer la grammaire et d'en définir les principes ; les dernières discussions dans les congrès, bornés jadis à des points de science, et maintenant consacrés aussi aux règles à suivre dans les recherches ; les lois nouvelles qui réglementent les investigations et s'opposent aux entreprises clandestines ; enfin les grands bilans rétrospectifs qui résument tous les progrès accomplis<sup>1</sup>. Une infirmité de notre nature veut que toute partie du savoir humain soit d'abord livrée aux enquêtes incertaines ; lorsque des résultats importants sont acquis, et seulement alors, la méthode se constitue. Voici que de toutes parts, pour l'archéologie, on travaille à en arrêter les grandes lignes et à en divulguer les secrets. Nous nous proposons de rapporter ici l'essentiel de ces controverses et des solutions ébauchées.



Le résumé le plus utile aux profanes, clair autant qu'agréable, a été donné par M. Salomon Reinach<sup>2</sup>. L'archéologie, dit-il, est « l'explication du passé par les monuments figurés<sup>3</sup> ». Dans la pratique, on n'applique guère le terme qu'à l'antiquité et au moyen âge, éliminant toute période de l'histoire qui ne remonte pas au moins à quelques siècles. Nous nous limiterons à peu près, dans les pages qui vont suivre, à ce qui concerne

1. Cf. Adolf Michaelis, *Ein Jahrhundert kunstarchäologischer Entdeckungen*, 2<sup>e</sup> éd., Leipzig, Seeman, 1908.

2. *La Méthode en archéologie* (*Revue du Mois*, 1911, I, p. 279-292 ; repris dans l'ouvrage collectif : *De la Méthode dans les sciences*, Paris, Alcan, II, 1911, p. 199-219).

3. « Ouvrés », suivant une variante.

l'antiquité<sup>1</sup> ; entre elle et le moyen âge il y a cette énorme différence de fait que, dans les recherches médiévales, le rôle des explorations souterraines est infiniment plus restreint que dans l'étude de la Grèce et de Rome ou de l'ancien Orient. La technique des fouilles a été longuement exposée, voilà peu d'années, par M. W. M. Flinders Petrie<sup>2</sup>. Familiarisé avant tout avec l'Égypte, cet érudit s'est principalement adressé à ceux qui voudraient exercer leur activité dans la région du Nil ; mais la plupart de ses conseils trouveraient également leur application sur tous autres terrains. Avec lui nous passons en revue les qualités requises chez l'entrepreneur de fouilles et chez les manœuvres qu'il emploie, les modes de distribution du travail, l'art de rédiger un procès-verbal, de prendre des notes sur place, des vues et des copies de textes, les précautions qui s'imposent pour la conservation des objets ou leur transport à distance, les principes à observer dans la publication des résultats, la façon de les présenter dans une galerie de musée, et même — préoccupation digne d'éloges — le sens du devoir, la conscience et les scrupules qui constituent la morale (*ethics*) de l'archéologue.

Entre temps, de nouvelles exigences se sont fait jour à l'égard des méthodes d'excavation et ont trouvé leur expression dans

1. L'occasion est bonne cependant de signaler en quelques mots le livre de polémique — plus amusant que l'auteur n'aurait voulu, je pense, — de M. A. Marignan, *Les Méthodes du passé dans l'archéologie française*, Paris, Dorbon, [1911]. Le lecteur impartial ne sera pas seulement frappé des innombrables et extraordinaires négligences de forme (en dépit de la signature, et malgré le sujet, volontiers attribuerait-il ce lourd pamphlet à quelque très petit bourgeois de Bruxelles) ; il est d'ailleurs mis en garde contre les « effets littéraires d'un champ qui devrait être interdit aux profanes » (p. 9), contre « le travail de cabinet se résolvant en une œuvre littéraire » (p. 28). Ce n'est point cela qui doit toucher « les cœurs des doctes ». M. Marignan souhaite un débat « où la bonne volonté s'unirait au désir de bien faire » (p. 46). Mais il y convie ses contradicteurs d'une façon bien étrange. Irrité contre la « doctrine orthodoxe de Quicherat, défendue avec éclat par MM. de Lasteyrie et Lefèvre-Pontalis », il réitère presque à chaque page ses anathèmes, malgré sa résolution de « le faire court » (*passim*). Sa théorie est celle-ci : la voûte n'apparaît pas avant 1110 à 1130 ; c'est au XII<sup>e</sup> siècle qu'il faut placer les édifices hardiment datés du XI<sup>e</sup>. Une démonstration n'était pas superflue ; mais l'auteur prend ses convictions pour des arguments, et j'ai vainement cherché l'ombre d'une preuve à l'appui. De telles erreurs, nous dit-il, sont dues à ce qu'on n'étudie ni l'épigraphie du moyen âge, ni le costume, ni les sceaux, ni les monnaies. Je ne suis pas du métier, et malgré tout je citerais de mémoire toute une bibliographie sur ces matières. Ne serait-elle digne que du pilon ? En somme, on ne trouvera rien dans ce volume de ce que le titre faisait espérer.

2. *Methods and aims in archaeology*, London, Macmillan, 1904.

un vœu du premier congrès archéologique, à Athènes (1905). Les congressistes s'étaient portés en masse sur les chantiers crétois, où des merveilles insoupçonnées avaient surgi du sol, par l'effort habile et persévérant des missions anglaises et italiennes. Le butin était prodigieux ; mais, prévoyant l'affluence des étrangers, de ces touristes incompetents qui goûtent peu les champs de ruines et font valoir à l'envi ce mérite des trésors d'art italiens d'offrir autre chose que des décombres, on avait tenté des reconstitutions audacieuses. Aussi des savants murmuraient-ils avec une nuance de regret : On a *américanisé* Cnossos. A Athènes, même, dans les quatre années antérieures, on avait fait sur l'Acropole, à l'Erechtheion, des travaux de reconstruction. Sur l'initiative de M. Kawadias, épore général des antiquités, l'ingénieur Balanos avait procédé à la remise en place des fragments du toit et de l'entablement du portique nord, ainsi que des demi-colonnes de la face ouest ; il avait commencé le couronnement du mur méridional. Auparavant, à la suite du tremblement de terre de 1894, il avait, avec le concours d'architectes étrangers, MM. Magne, Durm et Penrose, opéré une restauration discrète du Parthénon, remplacé quelques morceaux d'architrave et de chapiteaux ; mais cela ne suffisait plus à quelques-uns, qui projetaient des travaux d'une autre envergure. C'est alors qu'au Congrès, au terme d'une délibération animée, une doctrine finit par recueillir la majorité des suffrages ; elle se résumait ainsi : Ne jamais rebâtir, se borner toujours à remettre en place les fragments, et n'introduire, comme matériaux neufs, que ceux qu'on reconnaît indispensables à la stabilité même du monument. Ces règles sont maintenant appliquées dans les fouilles de Pompei. Par un nouveau perfectionnement, au lieu de porter tout de suite la pioche à de grandes profondeurs, on découvre d'abord, en surface, de notables étendues ; de la sorte les ensembles apparaissent plus nettement et l'on risque bien moins de disperser toute une couche de débris sans observations préalables suffisantes, pour passer aux strates sous-jacents. Le seul résultat regrettable des nouvelles méthodes, de la substitution des fouilles « exhaustives » aux simples « sondages » de jadis, parfois si fructueux, est un renchérissement sérieux des entreprises. Désormais, il y faut des sommes énormes, un vaste maté-

riel et une légion de travailleurs ; du moins on s'épargne ainsi par avance de vains regrets touchant les occasions manquées de reconnaître à fond un chantier de première importance<sup>1</sup>, et qu'on ne retournera pas deux fois dans les mêmes conditions.

Mais la question des découvertes ne relève pas seulement des sociétés savantes, et de leurs vœux platoniques. L'intervention des États est capitale en cette affaire, et la plupart ont pris, surtout dans ces derniers temps, des mesures législatives<sup>2</sup> pour cautionner les recherches et restreindre le droit de disposition sur les trouvailles. En vérité, la plupart semblent s'être moins préoccupés de sauvegarder les intérêts de la science que les intérêts matériels du domaine public. Certes, la libre exportation peut avoir de graves inconvénients ; il est fâcheux de disperser des documents qui, groupés, gardent toute la valeur que leur confère l'unité d'origine. Mais lorsqu'on voit un État se réserver la moitié des objets découverts et abandonner l'autre au fouilleur sans autre restriction, on ne discerne plus que l'avantage fiscal d'une nation à grossir et multiplier les musées « payants ». Heureusement, d'autres articles de lois méritent une approbation plus complète : rien à redire au droit de préemption, exercé à titre onéreux, moins encore à celui d'autorisation prévu pour les fouilles, et de contrôle officiel sur les chantiers. Seulement quelques décisions s'inspirèrent d'une pensée « nationaliste » un peu étroite : ainsi, en Bulgarie, tous les fouilleurs doivent en principe être Bulgares ; et en Italie, définitivement depuis la loi du 20 juin 1909, seuls parmi les particuliers, les nationaux peuvent obtenir un permis de fouilles. En France, on ne s'est longtemps préoccupé que de conserver les monuments historiques<sup>3</sup>, bien visibles au-dessus du sol, d'en empêcher la destruction systématique ou la lente désagrégation. Une loi récente (31 décembre 1913) a édicté

1. Tel celui de Troie, où Schliemann a commis tant de négligences irréparables, qu'on ne saurait lui imputer à crime ; car il devait se faire lui-même une méthode, et elle ne pouvait s'improviser.

2. Cf. l'utile résumé de Franck Delage, *La Législation de l'archéologie* (*Grande Revue*, 1911, I, p. 362-374 et 593-608).

3. Préoccupations analogues en Angleterre ; le Parlement a voté (24 juin 1913) un texte punissant d'amende et de prison tout possesseur d'un monument ancien et d'intérêt national, qui y ferait exécuter le moindre travail sans avoir prévenu, un mois d'avance, les « Commissaires des travaux ».

de nouvelles mesures : Elle assure la publicité du classement des monuments historiques, autorise le classement, au besoin l'expropriation, des immeubles qui, situés dans le voisinage d'un édifice ancien, en défigureraient l'aspect ou en compromettraient la solidité. Elle crée un classement provisoire, pour des monuments d'intérêt moindre, dignes malgré tout de la sollicitude administrative, et auxquels leurs propriétaires ne pourront porter atteinte sans avis préalable au ministre compétent. Elle prête une attention nécessaire aux objets mobiliers ; les objets classés appartenant à l'État ou aux établissements publics (ou d'utilité publique) ne pourront être vendus à des particuliers, ni exportés. S'ils sont conservés avec négligence, l'État en pourra ordonner le transfert dans un musée. Enfin, innovation capitale inspirée de la législation draconienne des Italiens, on prévoit le classement des meubles appartenant à des particuliers, l'hypothèse du refus de l'un d'eux, et l'éventualité d'une loi spéciale pour l'y contraindre. Un projet de loi, concernant les fouilles, a vu le jour il y a près de trois ans : il a le tort de faire trop grands les privilèges de l'État ; plus favorisées, les circonscriptions administratives, surtout les communes, auraient un rôle à jouer qu'elles dédaigneraient moins ; elles abrègeraient probablement les délais et elles accorderaient plus de confiance aux sociétés scientifiques offrant des garanties certaines. Ce projet gagnera peut-être à n'être voté qu'à la longue.

Les recherches dont nous venons d'indiquer les modes et conditions ne sont qu'une part, la plus attrayante sans doute, et la plus sensationnelle, du labeur archéologique. Dans un ouvrage ingénieux<sup>1</sup>, agréablement illustré, M. Friedrich Kœpp, professeur à l'Université de Münster, s'est efforcé de déterminer les tâches diverses de l'archéologue, de préciser par des exemples la façon de les remplir, de prémunir enfin contre les erreurs en expliquant celles qui furent commises. Ces tâches, les voici : Retrouver les monuments, les décrire, les interpréter, les dater. Les développements qu'il consacre à chacune d'elles sont conçus sous la forme d'un historique, qui accuse fréquemment cette faiblesse, si répandue outre-Rhin, d'exalter le

1. *Archäologie (Sammlung Göschen, n° 538-540)*, Leipzig, 1911, 3 petits volumes in-16.



labeur allemand, quitte à faire le silence sur les autres<sup>1</sup>. Néanmoins ce livre dénote beaucoup de science et de finesse; le lecteur y verra comment on peut reconstituer parfois après coup les circonstances d'une découverte, malgré une description médiocre (c'est ainsi qu'à Mycènes Dørpfeld a su corriger les données de Schliemann), ou retrouver le plan d'une fondation parmi des ruines dispersées (comme Dørpfeld encore s'y est attaché pour les plus anciens temples de l'Acropole), comment l'observation minutieuse d'une construction révèle dans certains cas un projet différent, ébauché puis abandonné (et c'est Dørpfeld toujours qui est justement invoqué; on lui doit l'exposé des plans primitifs de Mnésiclès pour les Propylées). A l'égard des œuvres de la statuaire, de la reconstitution des ensembles de figures, peut-être était-il difficile de citer des exemples absolument décisifs; mais la Vénus de Milo, les frontons du temple de Zeus à Olympie seraient plutôt à indiquer comme des spécimens de difficultés irritantes, dont la solution est loin d'être acquise.

Après la description, l'interprétation. Ici, l'embarras est, bien souvent, beaucoup plus grave, et les problèmes toujours à l'étude ne se comptent pas: destination de la très vieille cabane du Mont Ocha, de la tholos d'Épidaure, question de la scène dans le théâtre grec, origine du chapiteau ionique<sup>2</sup>, etc.,

1. Ainsi, à propos de la Skeuothèque de Philon (II, p. 25 sq.), j'aurais volontiers vu citer le travail de Choisy: *L'Arsenal du Pirée*. — Il n'est pas douteux que l'activité germanique a été considérable, et je ne veux point la déprécier; mais ne l'exagérons pas. L'auteur note avec orgueil que les Allemands seuls ont fait des catalogues en Italie; c'était vrai seulement des petits catalogues portatifs; de grandes publications comme le *Museo Borbonico*, le *Museo Pio-Clementino*, le *Museo del Campidoglio*, ne doivent pas être oubliées. Encore l'assertion, même avec cette réserve, n'est-elle déjà plus exacte (et même *Le Mystagogue, Guide général du Musée royal Bourbon*, Naples, 1846, par B. Quaranta, faisait déjà exception). Le nouveau Catalogue du Musée du Capitole (*Edited by Stuart Jones*, Oxford, Clarendon Press, 1912) est l'œuvre collective des membres de l'École anglaise de Rome; mentionnons aussi *Il R. Museo archeologico di Firenze, per cura di Luigi Adriano Milani* (son savant autant qu'aventureux directeur), Firenze, 1912, *Testo et Atlante*, 2 vol. — Il faut seulement reconnaître que les conservateurs d'Italie ont une tendance excessive à « se réserver » — et pour trop longtemps — la publication des documents nouvellement entrés dans leurs galeries. L'ajournement indéfini des catalogues de musées est un défaut qu'on a souvent signalé, en particulier pour notre Louvre; mais il est certain que bientôt celui-ci comblera cette lacune, pour tous ceux de ses départements qui en sont encore affligés. M. René Dussaud en a récemment catalogué *Les monuments palestiniens et judaïques* et M. A. de Ridder *Les bronzes antiques* (Paris, Leroux, 1912-1913). M. Michon s'occupe des marbres.

2. « L'origine végétale du chapiteau éolien n'est pas méconnaissable », dit

etc... Quant à la datation des œuvres<sup>1</sup>, c'est, tout au moins pour la sculpture, une source de controverses inépuisable.



L'ouvrage de M. Kœpp est sorti d'une conception rigoureusement pratique, qui ne serait entrée que pour une part dans le plan du vaste répertoire projeté par Adolf Furtwaengler, et qu'a empêché si déplorablement sa mort prématurée (fin 1907). Peut-être cet esprit éminent eût-il suffi tout seul à une pareille tâche; ses disciples ont cru plus raisonnable et plus expéditif de recourir à une collaboration. Pour remplacer l'ouvrage vieilli de Sittl (*Archaeologie der Kunst*), qui remonte à près de vingt ans, on aura bientôt — à la fin de 1916 au plus tard, à ce qu'on nous promet — un monument véritable en cinq volumes, dont un de planches<sup>2</sup>. Nous ne sommes en mesure que d'en donner le programme, car il n'a paru qu'une livraison, sur une quinzaine que la collection doit approximativement former. On étudiera d'abord la matière et les ressources de l'archéologie, les monuments écrits, leur forme et leur teneur, les témoignages anciens, la conservation des monuments, *in situ* ou dans les musées. Viendra ensuite l'histoire de l'art, très largement comprise, comme dans Perrot et Chipiez, plus encore, puisqu'elle englobera la préhistoire de l'Europe du centre et du nord<sup>3</sup>, et fera voir comment a rayonné jusqu'en Extrême-Orient la culture méditerranéenne. Enfin, ayant présenté la description systématique des monuments (matière et technique, formes et

M. Kœpp (III, p. 47); elle peut se soutenir du moins, mais quels sont les rapports de filiation vis-à-vis du chapiteau ionique? Ici également l'auteur se montre un peu partial en négligeant même de rappeler l'hypothèse de Choisy et Lechat sur le « coussinet » dans lequel le fût engage sa tête et dont les rebords, ainsi refoulés, retombent de droite et de gauche. Théorie qui n'est pas sans soulever quelques difficultés, mais que je préfère à celle de Puchstein, reprise par F. von Luschan, sur l'imitation du palmier (*Entstehung und Herkunft der ionischen Säule — Der alte Orient*, XIII, 4, 1912).

1. M. Kœpp ne s'occupe pas de la question des faux, dont M. S. Reinach dit quelques mots à la fin de l'article cité et dont la gravité s'accroît depuis que les faussaires sont des érudits qui arrivent à surmonter toutes les difficultés techniques. Un traité sur cette matière serait du plus haut intérêt. Signalons, en attendant: Robert Munro, *Archæology and false antiquities*, London, Methuen [1905]; mais il ne traite que du préhistorique.

2. *Handbuch der Archaeologie (Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft)*, Bd. VI. München, Oskar Beck. Le tout coûtera sans doute à peine 100 fr.

3. Mais comment une rubrique spéciale pour l'art romain dans les provinces ne s'applique-t-elle qu'à la sculpture, et non à l'architecture et aux autres arts?

style, sujets, destination), sans oublier le commerce des arts et le rôle de la critique chez les anciens, on se demande ce que cette encyclopédie aura omis ou négligé. La première livraison<sup>1</sup>, qui date de six mois, et où voisinent les noms estimés de Bulle, Sauer et Wiegand, laisse déjà présumer le caractère de l'ensemble : on observe une disposition un peu compacte, comme dans toute la collection d'Iwan von Müller ; une erreur qu'il faut trop souvent relever, et consistant à faire à tout ce qui n'est pas germanique (en particulier à la France) une part vraiment trop mesquine ; mais aussi, incontestablement, une abondance, une exactitude d'informations incomparables. On ne pourra apprécier en toute justice qu'après achèvement.



Plus voisine de l'esprit français est une tentative récente d'édifier une vraie philosophie de l'art, devant laquelle il convient de s'arrêter un peu longuement.

Un tout jeune archéologue suisse, ancien membre étranger de l'École française d'Athènes, M. W. Deonna, déjà connu par d'importants travaux, nous raconte comment, au début de ses études, il cherchait en vain de tous côtés une réponse à ces trois questions : Qu'est-ce que l'archéologie ? Quelles sont ses méthodes ? Quel est le but auquel elle tend ? Il y a depuis virilement réfléchi et a tâché d'y répondre lui-même. De là trois gros in-octavo — quelque 1600 pages — parus coup sur coup et dont aucun ne sent l'effort<sup>2</sup>. Heureuse témérité de la trentième année ! L'auteur eût renoncé à son programme, s'il l'avait le moins du monde différé, et nous y aurions perdu un ouvrage certes inégal, passionné, teinté de paradoxe, mais qui révèle beaucoup de savoir, d'immenses lectures, et une personnalité fort attachante par tout ce qu'on y devine d'ardent, de sincère et de spontané. Suivons pas à pas la marche de cette pensée frémissante.

Dans le tome I<sup>er</sup> : *Les Méthodes archéologiques*<sup>3</sup>, M. Deonna

1. 184 pages, avec quelques illustrations dans le texte.

2. *L'Archéologie, sa valeur, ses méthodes*, Paris, H. Laurens, 1912.

3. viii-479 pp. ; 39 fig. — Menues taches par endroits. P. 29 : Colysée. P. 35 : Deux augures ne peuvent se regarder sans rire (Jamais aucun ancien n'a dit cela ; quand donc cette fausse citation cessera-t-elle de circuler ?). P. 89, note 2 : Nordeau.

expose d'abord ses intentions et prévoit les critiques. Pour moi, je ne lui reprocherai pas la multiplicité des références ; il a sagement agi en nous faisant profiter de ses dépouillements, dont la masse fait honneur à ses forces et à son courage ; il y a là une richesse qui vraiment déconcerte. L'illustration est abondante et souvent bien choisie, mais parfois aussi sans rapport étroit avec le texte. Quant aux généralisations abusives ou arbitraires, je croirai devoir dire celles qui me semblent telles ; elles sont peu nombreuses dans ce tome I<sup>er</sup>, rempli surtout de négations.

M. Deonna s'arrête, pour commencer, à des brouilleries. Qu'importe qu'au théâtre et dans le roman l'archéologie « incarne l'érudition bête et inutile » ? C'est simplement preuve d'ignorance et de frivolité chez le grand public, qui du reste ne s'en tient pas là ; son mépris s'étend sans distinction à toute recherche désintéressée. Qu'est-ce pour lui que le « professeur », le « membre de l'Institut » ? Un être laid, vieux, sale et ridicule, pourvu de lunettes d'or, de cheveux rares et bien trop longs, grincheux et à demi tombé en enfance. Que nous vaut cette impression de surface des gens du monde ? Et celle des nouvellistes ou « rapins » sans culture ? N'ayons égard qu'aux gens instruits et de bon sens.

C'est à ceux-là, j'espère, que l'auteur signale les erreurs de méthode et les « idées mortes ». Parmi elles, « le dogme de la perfection grecque ». — A mon avis, si la perfection n'est jamais atteinte, les Grecs ont eu un sens artistique si fin et si développé que ce mot de *parfait* s'impose devant *leurs plus beaux ouvrages* ; mais, sauf quelques naïfs, personne ne le prend *stricto sensu*. « Nous n'admettons plus ces vieilles classifications qui impliquent une supériorité artistique » (p. 91). — Hélas ! il y a des retardataires, et j'en suis. J'aime mieux le grec classique que le gréco-romain, le gothique du XIII<sup>e</sup> siècle que le flamboyant, notre art Régence que notre art Empire, et je n'en fais même pas une question de goût personnel ; je prétends établir une hiérarchie. Cela ne m'empêche pas d'ailleurs d'avoir « des sympathies [et de la curiosité] pour toutes les

P. 122, note 3 : L'article sur *Ajax, fils de Télamon*, n'est pas de P. Paris, mais de P. Girard. P. 350 : Dates notamment abaissées (disons : notablement), etc. P. 402, sur l'iconographie d'Alexandrie, il ne fallait point omettre le livre de Ujfalvy.

écoles, même pour celles qui semblent le plus opposées ». « Même leurs casseroles étaient belles... ! » — Eh oui ! les formes des vases grecs (même d'emploi vulgaire) ont le plus souvent une élégance, une sorte d'équilibre harmonieux qu'on ne retrouve pas dans les poteries populaires des autres peuples ; je ne puis me dérober à cette sensation.

C'est ensuite « le dogme de la sérénité grecque ». — L'erreur revient à ceci que trop volontiers on parle de l'art grec en ne songeant qu'à la plus belle époque, le v<sup>e</sup> siècle ; ellipse fâcheuse et rien de plus. Ne généralisons pas trop en sens inverse ; l'art du iv<sup>e</sup> siècle et l'art hellénistique expriment de préférence le mouvement et la passion ; mais l'idéal de sérénité se retrouve, en dehors de l'art, dans la doctrine stoïcienne, qui est chose grecque.

La science commet des excès de logique. — Assurément ; cette fois nous sommes pleinement d'accord ; je crois moins que personne à l'unité de processus. « Tant de facteurs peuvent entrer en jeu... ! » C'est la matière à pied d'œuvre, le climat, l'état social ; j'en passe. Je ne me demande pas « quelle branche de l'art est née la première » ; je ne sais même pas exactement où l'art commence. Il y eut des architectes partout où l'homme eut besoin d'un abri ; des sculpteurs, dès qu'il lui fallut des outils et des armes ; et je doute très fort, moi aussi, du passage du bétyle à l'idole iconique.

Très juste, et très utile, la dénonciation des *mirages* : étrusque, asiatique, phénicien, crétois ; du « panionisme ». Bien mieux, je n'admets point que les Doriens n'aient « jamais pu avoir un art à eux » ; c'est vrai tout au plus de Lacédémone. Seulement il ne convient guère de frémir si fort de « ces fluctuations de l'opinion archéologique » (celles de l'opinion médicale sont très comparables et n'empêchent point le progrès), des interprétations fantaisistes, des arguments de sentiment, des idées préconçues ; il y a une « archéologie patriotique », comme il y a de l'orgueil de race dans tous les domaines de la pensée. L'archéologie, dit M. Deonna, peu à peu se laïcise ; qu'elle n'aille pas trop loin dans cette voie ! L'idée religieuse hantait sans cesse les primitifs ; ils introduisaient des rites impératifs dans une foule d'actes ordinaires où nous ne mettons plus rien de pareil ; et l'auteur lui-même nous parle longuement en ce sens (pp. 196-209).

Voici maintenant une très grosse question : Quelle part doit-on faire, dans l'histoire de l'art, à celle des artistes ? M. Deonna emprunte avec joie une épigraphe à M. S. Reinach : « Avec les progrès de nos études, on reconnaît que les artistes sont des individualités presque négligeables ». Je soupçonne là une sensible exagération. La liberté, l'habitude, l'inconscience du plagiat montrent bien que les anciens n'attachaient qu'une importance secondaire à la personnalité de l'artiste ; néanmoins des compilateurs tardifs, comme Pline, ont complaisamment énuméré de longues nomenclatures de sculpteurs ou de peintres, avec indication de leurs œuvres les plus célèbres. J'accorde que les talents moyens méritent l'oubli ; ils se bornent à satisfaire de leur mieux la commande. Mais les hommes de génie, à quoi ne réduit-on pas leur rôle ? « A mettre en valeur des éléments qui ont évolué jusqu'à eux dans les mains d'artistes inférieurs ou que le public n'encourageait pas » (p. 295). On en vient presque à affirmer que l'apparition d'un génie n'est due en rien au hasard, que, dans telles circonstances données, sa venue était fatale, inévitable. Je me permets de n'en rien croire ; sans doute, pour la technique proprement dite, le « métier », il est avant tout tributaire de ses prédécesseurs ; mais reste la conception générale, qui tient aux dons personnels. Rien ne me dit que, sans un Phidias, la décoration du Parthénon eût été ce qu'elle fut. Un autre eût pris ses éléments, comme lui, dans le monde athénien, mais pas forcément les mêmes, ni pareillement traités. Un autre que Mnésiclès aurait peut-être donné à l'Acropole d'admirables Propylées ; il eût aussi, je le veux bien, employé le dorique et conservé une grande sobriété de lignes ; mais ce ne seraient point les Propylées de Mnésiclès. Nous suivons l'évolution d'un art, mais il y a des périodes où elle semble plus lente ou plus rapide ; un maître de premier ordre a pu l'activer, et la dévier ; elle n'est pas toujours continue, on constate des remous, des réactions capricieuses, qui peuvent tenir à un homme. Nous voyons ce qui a été ; nous ne saurons jamais ce qui eût pu être. Il y a plus que des nuances, dans la manière, entre artistes compatriotes et contemporains, soumis aux mêmes influences ; dans la peinture de vases, par exemple, parmi tous ses émules, le faire de Chachrylion se reconnaît. Et les hasards d'une exis-

tence d'artiste ont grossi la part de l'imprévu : tel maître en renom est appelé loin de chez lui, dans un milieu tout différent ; un Ionien chez les Doriens ; il s'y fait un style mixte ; preuve manifeste qu'il ne traduit pas seulement « ce qui est dans l'air » ; circonstance qui engage aisément dans des voies nouvelles le cours de sa pensée et, par voie de conséquence, les goûts de ses admirateurs.

Ce qui demeure exact, c'est que, connaissant dans l'ensemble l'évolution de la statuaire grecque, grâce à de nombreuses répliques anonymes, nous ignorons l'histoire des sculpteurs grecs. Je me joins avec ardeur à M. Deonna pour proscrire et railler le petit jeu des attributions, auquel des archéologues de marque ont consacré trop de leur temps et de leurs peines. Ne cherchons plus de « Lemniennes » à l'aventure ; laissons orphelines les effigies, abâtardies par le ciseau du copiste, qu'on prête généreusement à Calamis ou Alcamènes. Mais la conclusion n'est pas : Il n'importe ! C'est celle-ci : Résignons-nous. A reconstituer des écoles locales, la témérité est un peu moindre ; on ne raisonne pas sur des noms, de vaines ombres ; on discute sur des œuvres. Toutefois, là encore, l'esprit de système conduit à de folles hypothèses ; il balance sans fin entre le morcellement excessif et l'unité trompeuse. Entre les groupes, pas de cloisons étanches, mais des rapports certains ; et lorsqu'on rattache une école à un maître qu'on ne connaît pas, la fantaisie défie toute raison.

Plus attirant encore le tome II, par son sujet : *Les lois de l'art*<sup>1</sup>, et rempli de remarques très fines et très heureuses. Selon moi, c'est le meilleur. Seulement ce mot « lois » semble parfois trop rigoureux, en particulier lorsqu'il s'agit des influences exercées par les conditions extérieures (géographiques, ethniques, politiques, sociales, économiques, individuelles) ou inhérentes à l'art (emprunts de la sculpture à la peinture, et réciproquement) ; ces conditions diverses agissent souvent en sens contraire et rendent la « loi » assez flottante. L'art d'un peuple jeune rappelle de très près les essais de l'enfant ; l'auteur tient

1. VIII-537 pp. ; 143 fig. Il n'a paru qu'après le tome III. Vétilles : P. 401, le Mos-cophore ; 439, les Érynnies ; 469. Les hellénistiques n'ont pas hésité de... : 474, motifs phytomorphes ; 502, M. de Wizewa, etc.

beaucoup à cette observation ; il la confirme par des séries de dessins, qui juxtaposent des objets de dates et de provenances extrêmement variées, entre lesquels de grandes analogies paraissent indéniables. L'inexpérience, je le crois aussi, explique suffisamment certaines similitudes spontanées, qui permettent de rapprocher les essais des enfants<sup>1</sup>, des demi-civilisés, des fous (à bien des égards voisins de l'enfance), des primitifs, ancêtres d'une race plus tard très cultivée. De cette inexpérience procèdent certains schémas fréquents dans la représentation du corps humain (rectangulaire, triangulaire), des conventions invariables dans le détail des traits ou le mode d'expression, des erreurs de composition, de proportions, de perspective, défauts liés régulièrement à la maladresse manuelle et à l'absence de tradition. Oui, le *monogénisme* est un principe insoutenable, et personne sans doute ne songerait à s'en réclamer, mais pratiquement la plupart des savants se comportent comme s'ils l'avaient admis. L'idée d'une simple coïncidence ne leur vient pas d'abord à l'esprit, et ils s'obstinent à chercher une filiation qui, d'un commentaire à l'autre, se retrouve intervertie. C'est qu'il y a en effet des filiations, des influences prouvées, et M. Deonna ne les nie pas ; il en cite. J'ajouterais volontiers que les influences et transmissions se voient plus nettement dans un art déjà développé, tandis que dans les ébauches de l'archaïsme elles sont bien souvent très conjecturales et indémonstrables. A côté des influences internationales, on signale couramment celle d'une technique sur l'autre ; par exemple, on veut reconnaître, dans les premiers ouvrages en pierre, les traces de l'outil fait pour le travail du bois. Je n'oserais pas m'approprier le démenti presque absolu que M. Deonna oppose à cette théorie ; mais qu'on l'ait systématisée à outrance, les arguments qu'il apporte le donnent à penser. Je suis moins frappé de ses raisonnements sur le passage de l'inconscience à la conscience, sur les formes involontaires devenues voulues. Évidemment, certaines attitudes ou expressions, que le primitif prête par gaucherie à ses figures (tête renversée, col allongé, sourire figé), peuvent plaire à des artistes plus experts, qui les reproduisent de ferme

1. Cf. l'ouvrage récent d'un philosophe : G. A. Luquet, *Les Dessins d'un enfant*, Paris, Alcan, 1913 (avec de nombreuses figures les reproduisant).



propos; mais ceux-ci le font quand le sujet les y invite. En est-ce assez pour nous parler d'une « loi » artistique, puisque dans le cas contraire ils s'en abstiennent? — Autres retours tardifs à des pratiques de début: indétermination des techniques (bois et pierre, à l'origine, se travaillent de même; le relief, aux bas temps, devient « pittoresque »), des types (homme et femme, homme et animal); exagération dans le rendu des détails, dont les arts « classiques » font le sacrifice, ou, pour mieux dire, s'affranchissent. Voilà autant de rapprochements, non sans subtilité, mais qui révèlent une réflexion intense et une étude attentive, et soulignés avec beaucoup d'adresse. Au fond, ils ont essentiellement pour but — ou pour effet? — de nous acheminer vers l'énoncé d'une nouvelle *loi*, plus importante, plus générale que toutes les précédentes.

Elle a sa place dans le tome III<sup>1</sup>; c'est celle des *Cycles artistiques*. Voyons tout de suite la conclusion: L'étude de l'archéologie sert à mieux faire comprendre le présent; inversement, le présent peut éclairer le passé; et même l'histoire de l'art peut prévoir l'avenir. La théorie du progrès est un leurre [j'en conviens]; « l'évolution artistique de l'humanité est assujettie à un déterminisme constant, amenant les mêmes résultats, à des siècles d'intervalle, suivant un rythme qu'on peut fixer, autrement dit à la loi des cycles ». L'art a débuté trois fois<sup>2</sup> de la même façon, à l'époque néolithique, à l'aurore de la civilisation hellénique, après la chute de l'Empire romain. Si notre civilisation actuelle est un jour ruinée, nul doute que celle qui la suivra ne recommence dans les mêmes conditions que toutes ses devancières. — Admettons-le; mais si le hasard — hasard très concevable — fait qu'elle ne soit pas ruinée et continue de vivre, en dépit des ébranlements et des assauts? Alors faut-il

1. VIII-565 pp.; 88 fig. — Négligences. P. 29: Hallstadt. P. 71: Qu'hérissent (que hérissent, s. v. p.). P. 112, n. 1: Francklin. P. 146: L'hypothénuse. P. 472: Préféré que (à !). P. 500: On s'est adressé à l'enfant et aux peuples primitifs (!). P. 364 et ailleurs: Berteaux. On pouvait bien demander à l'imprimerie Kündig de ne pas omettre le tréma sur l'u. Or Müntz devient invariablement Muntz; *add.* Delbruck (p. 437), etc... P. 397, note 6: Dummer (= Dümmler); p. 461, note 6: Rhode (= Rohde). De La Sizeranne ne s'abrège pas en Sizeranne. L'image « hideuse » de René de Châlons [par Ligier Richier] se trouve, non pas à Moulins (p. 372), mais dans l'église Saint-Étienne de Bar-le-Duc.

2. Trois fois? Pour l'art quaternaire, dont nous avons si peu d'échantillons, l'auteur lui-même concède (p. 55) qu'il est actuellement impossible d'en retracer l'évolution.

s'imaginer que l'art, ne cessant de recruter des dévots et des servants, va piétiner sur place et prolonger durant des siècles la dernière phase du « cycle » ? Cette immobilité me laisse sceptique. Ou alors quoi ? Le cycle va-t-il se dérouler à rebours ?

Pour le dire sans retard, je ne saurais me résoudre à faire de la constatation de ce rythme — supposé vrai et inéluctable — la fin suprême de l'histoire de l'art. L'art, à mes yeux, offre cet intérêt primordial d'être l'expression d'une société, et s'il est exact que toute société, grecque, française, italienne, ou autre, peut être tour à tour idéaliste ou réaliste, il reste toujours qu'elle ne le sera pas de la même façon. Les remarques de M. Deonna ouvrent des aperçus très séduisants quand elles concernent les questions de technique, de « métier » ; en ce cas il y a véritablement un processus assez constant ; dès qu'il s'agit d'expression, les objections se pressent en foule. Lorsque l'auteur s'évertue à marquer le parallélisme dans l'évolution de deux arts, comme l'art grec et l'art français <sup>1</sup>, il indique bien ce qui les rapproche, mais qu'est-ce là auprès de ce qui les distingue ! Et ce dernier point de vue, je l'avoue, m'importe bien plus que l'autre.

Nouvel embarras ; il y a des trous singuliers et des répétitions imprévues dans ce parallélisme. L'art grec archaïque va de pair avec le roman ; celui du v<sup>e</sup> siècle avec le gothique du xiii<sup>e</sup> ; celui du iv<sup>e</sup> avec celui du xiv<sup>e</sup> ; l'art hellénistique avec l'art des xv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècles. L'évolution semble achevée des deux parts. Pas du tout. Un nouveau chapitre rapproche l'art hellénistique (déjà nommé) et l'art du xviii<sup>e</sup> siècle, sautant le xvii<sup>e</sup>, qui aurait bien droit à une petite place et dont on ne nous dit point l'équivalent dans les civilisations antiques. Que devient le cycle dans de telles conditions ? Et les xv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles ayant successivement repris les formules hellénistiques, on serait autorisé à les confondre eux-mêmes dans une large mesure. Qui pourrait bien s'y décider ?

Les comparaisons entre artistes ne sont pas non plus sans me gêner quelque peu. Voici, dès le début du livre, Phidias et Michel-Ange étroitement apparentés. Même facture, même

1. Un de ses écrits s'intitule : *Peut-on comparer l'art de la Grèce à l'art du moyen âge ?* Comparer, oui ; identifier, non.

dédain des traits individuels, du paysage, etc... Par malheur, si nous connaissons fort bien Michel-Ange, l'art de Phidias nous échappe en grande partie, et nous n'en pouvons plus juger que par le Parthénon, où bien des mains ont travaillé ; d'après ce modèle, l'art « phidiasque » exprime l'apaisement et la sérénité ; Michel-Ange est un génie inquiet, âpre et tourmenté. Et puis, rappelons-nous les équations de l'auteur : v<sup>e</sup> siècle = xiii<sup>e</sup> ; art hellénistique = xv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècles. Or le grand Florentin vivait au xvi<sup>e</sup> ; comment n'est-ce pas un « hellénistique » ?

Quel contraste, en dépit de M. Deonna (p. 327 sq.), entre l'« humanisme » hellénistique et celui de la Renaissance ! Le premier est un indice d'épuisement ; son érudition est dénuée d'originalité ; il ne regarde que le passé, un passé tout récent, où il tend à s'immobiliser. Tout autre celui de la Renaissance : il s'applique à un passé lointain, auquel on ne peut revenir que d'une façon artificielle, et par conséquent très incomplète ; né dès le xv<sup>e</sup> siècle en Italie, il n'empêche point l'épanouissement des grands talents du xvi<sup>e</sup>. En France, le mouvement est plus tardif ; il se prononce après les expéditions au-delà des Alpes, et il apporte quelque chose d'inédit ; il est une cause de renouvellement. Sans doute, dans ce qu'admirèrent pêle-mêle les hommes de ce temps, le bon et le médiocre étaient mêlés ; il se fit des confusions déplorables. Mais je crois qu'on incrimine trop vite le « retour à l'antique », quand on déplore la décadence de l'art français ; celui-ci donnait déjà de lui-même des signes de fatigue ; le gréco-romain lui a fourni des motifs de décoration, qui contribuent pour une bonne part au charme des ouvrages du xvi<sup>e</sup> siècle. Nous lui devons, hélas ! le style « jésuite » ; mais si ce dernier triomphe trop souvent dans la grande architecture, il ne tarit point la sève française ; au temps de Louis XIV, l'étude des « anciens » par les « modernes » n'arrête point, elle provoque l'éclosion des chefs-d'œuvre littéraires ; l'art de la Régence et de Louis XV est un des plus merveilleux qui soient et des moins empruntés. Et à la même époque qu'advient-il de l'Italie, dont l'évolution nous avait été présentée parallèlement à celle de la France ? Au xvii<sup>e</sup> siècle, son art se fige ; au xviii<sup>e</sup> il meurt. Le cycle, chez elle, est complet ; chez nous, il ne s'est pas fermé.

Il est d'ailleurs un fait qui se dérobe à M. Deonna. Il a pu,

en Grèce, — et non sans exagération parfois, — reconnaître, indiquer une physionomie d'ensemble qui est celle de l'art d'une période donnée, et où s'estompent les nuances qui séparent les tempéraments particuliers. Il y aurait bien à redire à cette simplification, car en somme dans l'archaïsme — commençant ou avancé — l'esprit dorien et l'esprit ionien ne sont pas sans divergences ; mais enfin, dans l'âge classique, l'hégémonie triomphante des ateliers athéniens assure à l'art grec une franche unité, et plus tard, sous l'impulsion des princes hellénistiques, l'uniformité de goût et de commande exerce une action toute semblable. L'art médiéval et moderne, lui, n'a point la même simplicité de lignes ; l'imagier de la Madone, l'*Angelico*, est contemporain de tout un groupe de peintres naturalistes ; que d'oppositions ensuite entre Luca Signorelli, par exemple, et le Pérugin ! On en signalerait bien d'autres dans l'art français des xvii<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles ; et quand on arrive au xix<sup>e</sup>, — si prudemment qu'on le juge, puisque le recul nous manque, — on est frappé de voir que les écoles se multiplient, que toutes les traditions, toutes les tendances, toutes les audaces ont leurs représentants. Ingres et Delacroix ne pourront jamais — que par leurs très petits côtés — se ranger sous une formule unique, et quelle est celle encore qui aidera à fraterniser les amateurs du « legs Caillebotte » et ceux de la peinture léchée ? Je n'abuse point en descendant si bas dans la suite des temps ; rappelons-nous que « l'étude de l'archéologie sert à mieux faire comprendre le présent ».

Ce que dit M. Deonna de l'oscillation perpétuelle entre idéalisme et naturalisme est certainement exact ; mais justement parce que cette oscillation est ininterrompue, elle met obstacle à la loi des cycles. Ce sont là, d'ailleurs, notions un peu floues, difficiles à serrer, et qui, dans un cas donné, exposent à des contradictions flagrantes les critiques les plus autorisés. Les sculpteurs gothiques, même lorsqu'ils montraient l'être humain sous son aspect le plus général et le plus indéterminé, rendaient avec une fidélité scrupuleuse le décor végétal. Qu'est-ce que Rembrandt ? Un réaliste ? Un idéaliste ? Je me le représente sous cette double figure. Tel peintre, entêté d'allégorie, se révélera franc réaliste dès qu'il fera du portrait.

J'ai l'air, je le crains bien, de censurer sans merci ce

tome III, dont la lecture m'a été pourtant si agréable. J'en regrette les conclusions outrées, qui donnent l'apparence de lois fatales, impératives, à de simples rencontres, et soulèvent bien trop d'objections. Mais j'en ai vivement goûté nombre de pages<sup>1</sup>; les remarques heureuses et fines y surabondent. Sitôt qu'on oublie son dessein téméraire de tout ramener à d'invariables principes, l'auteur nous séduit par sa manière alerte, ses vastes connaissances, le don qui lui fut départi d'analyser avec tact une œuvre d'art. Avec lui on apprend à voir et à bien voir. L'âge venant, je crois qu'il renoncera à chercher en archéologie les « causes finales ». Pour moi, je m'accommode aisément de la définition rapportée plus haut : « l'archéologie est l'explication du passé par les monuments figurés ». Sa méthode est l'observation attentive et la comparaison ; le but où elle tend, contribuer à renseigner l'homme sur lui-même ; son avantage accessoire, très précieux, faire l'éducation de l'œil et donner l'esprit critique. De cet avantage, M. Deonna a largement bénéficié ; il aura les nombreux lecteurs que je lui souhaite. Mais il ne saurait longtemps se dissimuler que les « lois » artistiques sont tributaires d'un capricieux hasard, destin aveugle qui contrarie, entrave ou précipite, non seulement l'évolution de l'art, mais la marche même de l'humanité.

VICTOR CHAPOT.

1. Je n'ai trouvé que dans ce livre quelques idées *précises* touchant les influences orientales sur l'art hellénistique.

**France moderne.** MM. RENALDET, agrégé d'histoire, PATRY, archiviste aux Archives nationales (*mouvement de la Réforme et Calvinisme*); M. RÉBELLIAU, membre de l'Institut, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> s.); M. WEILL, prof<sup>r</sup> à l'Université de Caen (xix<sup>e</sup> s.); **Angleterre moderne.** M. BASTIDE, d<sup>r</sup> ès lettres, prof<sup>r</sup> au Lycée Charlemagne (xvi<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> s.); M. PASQUET, agrégé d'histoire, prof<sup>r</sup> au Lycée Condorcet (xix<sup>e</sup> s.).

**HISTOIRE DES IDÉES : PHILOSOPHIE : Antiquité.** M. BRÉHIER, prof<sup>r</sup> à l'Université de Bordeaux; **Moyen âge.** M. DELACROIX, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne; **France.** MM. BERR, d<sup>r</sup> ès lettres, direct<sup>r</sup> de la *Revue* (xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> s.), F. PICAVET, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> s.); **Allemagne.** M. DELBOS, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne; **Italie.** M. SEGOND, agrégé de philosophie, prof<sup>r</sup> au Lycée de Toulon.

**SCIENCES : Physique.** MM. LALANDE, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (*antiquité*); REY, prof<sup>r</sup> à l'Université de Dijon (xvi<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> s.); L. POINCARÉ, dir<sup>r</sup> de l'enseignement secondaire (xix<sup>e</sup> s.); **Biologie.** M. CAULLERY, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne; **Psychologie.** M. VASCHIDE, chef du Laboratoire de psychologie de Villejuif; **Théorie de l'histoire.** M. BERR, d<sup>r</sup> ès lettres, direct<sup>r</sup> de la *Revue*.

**THÉORIES POLITIQUES, ÉCONOMIQUES ET SOCIALES : France.** MM. SÉE, prof<sup>r</sup> à l'Université de Rennes (xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> s., *idées pol.*), G. WEILL, prof<sup>r</sup> à de l'Université Caen (xix<sup>e</sup> s., *idées pol.*), H. BOURGIS, d<sup>r</sup> ès lettres, prof<sup>r</sup> au Lycée Voltaire (xix<sup>e</sup> s., *idées soc.*); **Allemagne.** MM. H. LICHTENBERGER, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (xix<sup>e</sup> s., *idées pol.*), E. MILHAUD, prof<sup>r</sup> à l'Université de Genève (xix<sup>e</sup> s., *idées soc.*); **Angleterre.** M. MANTOUX, prof<sup>r</sup> à l'Université de Londres.

**HISTOIRE DES LETTRES ET DES ARTS : LITTÉRATURE : Grèce.** MM. Fougères, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (*litt. classique*), PUECH, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (*litt. alexandrine et chrétienne*); **Rome.** M. PICHON, d<sup>r</sup> ès lettres, prof<sup>r</sup> au Lycée Henri IV; **Littératures celtiques.** M. DOTTIN, prof<sup>r</sup> à l'Université de Rennes; **France.** MM. BÉDIER, prof<sup>r</sup> au Collège de France, et JEANROY, corresp<sup>t</sup> de l'Institut, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (*m. âge*), LANSON, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (*litt. moderne*); **Allemagne.** MM. BLUM, agrégé d'allemand (xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> s.), H. LICHTENBERGER, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (xix<sup>e</sup> s.); **Angleterre.** M. CAZAMIAN, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne; **Espagne.** M. MOREL-FATIO, prof<sup>r</sup> au Collège de France; **Italie.** M. H. HAUVETTE, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne; **Russie.** M. BOYER, direct<sup>r</sup> de l'École des Langues orientales; **Pays scandinaves.** M. PINEAU, prof<sup>r</sup> à l'Université de Clermont-Ferrand; **Islam.** M. BASSET, prof<sup>r</sup> à l'Université d'Alger.

**BEAUX-ARTS : Antiquité.** M. PERDRIZET, prof<sup>r</sup> à l'Université de Nancy; **Périodes paléo-chrétienne et byzantine.** M. MILLET, pr<sup>t</sup> à l'École des Hautes Études; **Moyen âge.** MM. ENLART, direct<sup>r</sup> du Musée du Trocadéro (*architecture*), André MICHEL, conserv<sup>r</sup> au Musée du Louvre (*sculpture*), MALE, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (*peinture, miniatures, vitraux*); **Italie et Espagne.** M. BERTHAUX, prof<sup>r</sup> à l'Université de Lyon; **Pays-Bas.** M. MICHEL, membre de l'Institut; **Allemagne.** MM. LE PRIEUR, conserv<sup>r</sup> au Musée du Louvre (*m. âge*), RÉAU, agrégé d'allemand (*pér. moderne*); **Angleterre.** M. H. MARCEL, dir<sup>r</sup> des Musées nationaux (*peinture*); **France.** MM. LEMONNIER, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (*Renaissance*), L. HOURTIQ, agrégé des lettres (*peinture, xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> s.*), VITRY, conserv<sup>r</sup> au Musée du Louvre (*architecture, xvi<sup>e</sup> s.*), BRIÈRE, attaché au Musée de Versailles (*sculpture, xvi<sup>e</sup> s.*), C.-G. PICAVET, agrégé d'histoire, prof<sup>r</sup> au Lycée de Lille (*peinture, xvii<sup>e</sup> s.*), P. MARCEL, prof<sup>r</sup> à l'École des Beaux-Arts (*peinture, xviii<sup>e</sup> s.*), BRIÈRE (*architecture et sculpture, xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> s.*), TOURNEUX, présid<sup>t</sup> de la Société française de bibliographie (*Révolution et Empire*), LORQUET, agrégé d'histoire, prof<sup>r</sup> au Lycée Janson (*peinture, xix<sup>e</sup> s.*).

**MUSIQUE :** MM. H. EXPERT, prof<sup>r</sup> à l'École Niedermeyer (xvi<sup>e</sup> s.), R. ROLLAND, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> s.), LALOY, d<sup>r</sup> ès lettres, et H. LICHTENBERGER, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne (xix<sup>e</sup> s.), LALOY (*musique orientale*).

III. — **SOCIOLOGIE (Étude comparative des institutions) :** MM. DURKHEIM, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne, BERTHOD, agrégé de philosophie, BOISSONNADE, prof<sup>r</sup> à l'Université de Poitiers, BOUGLÉ, prof<sup>r</sup> à la Sorbonne, G. BOURGIN, archiviste aux Archives nationales, H. BOURGIN, d<sup>r</sup> ès lettres, prof<sup>r</sup> au Lycée Louis-le-Grand, G. DAVY, agrégé de philosophie, FAUCONNET, prof<sup>r</sup> à l'Université de Toulouse, HALBWACHS, d<sup>r</sup> ès lettres, HUBERT, prof<sup>r</sup> à l'École des Hautes Études, LASKINE, agrégé de philosophie, MAUSS, prof<sup>r</sup> à l'École des Hautes Études, RICHARD, prof<sup>r</sup> à l'Université de Bordeaux, SIMIAND, agrégé de philosophie, biblioth<sup>e</sup> du Ministère du Commerce.

## LA REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE

Comprend quatre parties : 1° des Articles de fond (théorie de l'histoire et psychologie historique) ; 2° des Revues générales (inventaire du travail historique fait et à faire) ; 3° des Notes, questions et discussions (intermédiaire entre les historiens, sociologues et philosophes) ; 4° la Bibliographie (analyses, revue des Revues et bulletin critique).

La *Revue de Synthèse historique* paraît tous les deux mois, fin février, avril, juin, août, octobre, décembre. Elle forme deux volumes par an, de trois à quatre cents pages, grand in-8°, chacun.

L'abonnement est de **15 francs** pour la France et de **17 francs** pour l'Étranger. Il part de février ou d'août. — Le prix du numéro est de **3 francs**.

La collection des 13 premières années : **175 francs**.

### NUMÉROS SPÉCIAUX

*L'Allemagne*, n° 44, **3 fr.** ; *L'Angleterre*, n° 49, **3 fr.** ; *L'Italie*, n° 57, **4 fr. 50** ; *La Russie*, n° 71, **4 fr. 50** ; *Histoire de l'Art*, n° 82, **5 fr.**

### PREMIÈRE TABLE DÉCENNALE

(1900-1910)

Par **André FRIBOURG**

Un volume grand in-8° de 114 pages. . . . . **5 fr.**  
(**3 fr.** pour les abonnés de la *Revue*)

### PUBLICATIONS DE LA REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE

#### LES RÉGIONS DE LA FRANCE

- I. *La Gascogne*, par L. BARRAU-DIHIGO, précédé d'une introduction générale par Henri BERR, directeur de la *Revue de Synthèse historique*, **3 fr.**
- II. *La Lyonnais*, par CHARLÉTY, professeur à l'Université de Lyon, **2 fr.**
- III. *La Bourgogne*, par A. KLEINCLAUSZ, prof. à l'Université de Dijon, **3 fr.**
- IV. *La Franche-Comté*, par L. FEBVRE, agrégé d'hist. et de géog., **3 fr.**
- V. *Le Velay*, par Louis VILLAT, professeur au lycée du Puy, **3 fr.**
- VI. *Le Roussillon*, par Joseph CALMETTE, professeur à l'Université de Dijon, et Pierre VIDAL, bibliothécaire de la ville de Perpignan, **3 fr.**
- VII. *La Normandie*, par Henri PRENTOUT, prof. à l'Univ. de Caen, **4 fr. 50**.
- VIII. *La Lorraine*, par PFISTER, professeur à la Sorbonne, **4 fr. 50**.
- IX. *L'Ile-de-France (Les pays autour de Paris)*, par Marc Bloch, agrégé d'histoire et de géographie, **4 fr. 50**.

#### ARCHIVES, BIBLIOTHÈQUES, MUSÉES

- L'Organisation des Musées**, par L. RÉAU, prof. à l'Univ. de Nancy, **2 fr.**  
**L'Organisation des Bibliothèques**, par V. CHAPOT, docteur ès-lettres, docteur en droit, bibliothécaire à la Bibliothèque S<sup>te</sup>-Geneviève, **2 fr. 50**.

**Les études relatives à l'Histoire économique de la Révolution française (1789-1804)**, par P. BOISSONNADE, professeur à l'Université de Poitiers . . . . . **5 fr.**

**Les études relatives à la période du « Risorgimento » en Italie**, par Georges BOURGIN, ancien membre de l'École Française de Rome, archiviste aux Archives Nationales . . . . . **3 fr. 50**

**Les études relatives à l'Histoire économique de l'Espagne et leurs résultats (des origines à 1453)**, par P. BOISSONNADE, professeur à l'Université de Poitiers. . . . . **4 fr. 50**

**Répertoire méthodique pour la Synthèse historique** (*Théorie et Méthodologie, Histoire et Enseignement de l'Histoire*), année 1901, publié avec une Introduction par H. BERR, docteur ès-lettres, dir. de la *Revue de Synthèse historique*, avec le concours de P. CARON, archiviste paléographe, dir. de la *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, et Fr. SIMIAND, agrégé de philosophie, sec. de la réd. des *Notes critiques*. **2 fr.**